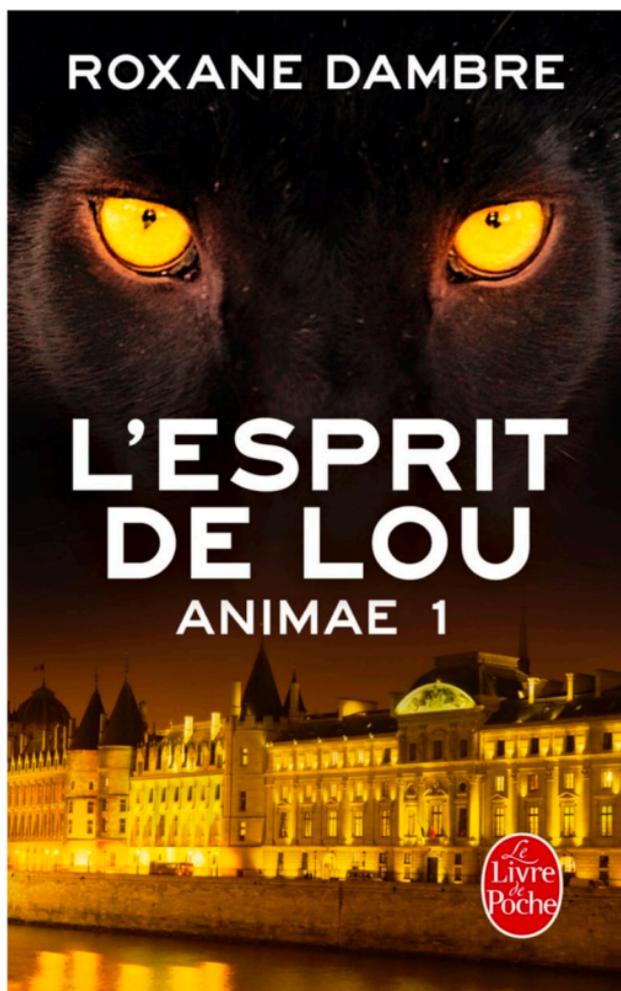


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

L'Esprit de Lou
(Animae, tome 1)

Roxane Dambre



Le Livre de Poche remercie les Éditions de l'épée qui ont autorisé la publication de cet extrait.

ROXANE DAMBRE

L'ESPRIT DE LOU

Animae 1

suivi d'une nouvelle inédite

LE LIVRE DE POCHE

Une vie de Daïerwolf

Ma mère m'a baptisée Aloysia lors de ma naissance, mais en général, les gens m'appellent Lou. Pour me présenter, je citerai quelques-unes de mes caractéristiques les plus distinctives :

1 – La plupart du temps, je suis de taille moyenne, blonde et bien proportionnée (et belle) (et intelligente) (et modeste) (comment ça, « pas distinctif » ?).

2 – J'adore faire des listes.

3 – Je suis une grande spécialiste pour me fourrer dans des situations invraisemblables (à mon niveau, ce n'est même plus du talent, c'est une question de karma...).

4 – Je peux me transformer en animal.

Il existe deux sortes d'humains capables de se changer en animaux : les Chalcrocs et les Daïerwolfs.

La métamorphose des premiers, involontaire, se déclenche au gré des fluctuations de la lune et la plupart d'entre eux n'ont pas conscience de leurs actes. Ils se transforment alors en hybrides entre l'humain et la bête (très laids, à mon avis), dotés d'une force herculéenne. La faim les pousse aux crimes les plus atroces. Reconnaître un

Chalcroc est d'une simplicité élémentaire : il suffit de le tenir dans la lumière de la pleine lune. S'il lui pousse des poils, des crocs et des griffes acérées :

- 1 – Bravo ! Vous avez gagné, il s'agit d'un Chalcroc.*
- 2 – Courez. Il vous reste moins de dix secondes à vivre.*

Inutile de préciser que je ne les aime pas du tout.

Les Daïerwolfs, dont je fais partie, sont d'un genre différent.

Conscients de notre nature profonde, nous pouvons adopter l'aspect de n'importe quel animal, pour peu que celui-ci ait la même masse corporelle que nous, et ceci à tout instant. Même sous notre apparence bestiale, nous conservons notre raison et le contrôle de nos actes. Nous démasquer demande de connaître les règles suivantes :

- 1 – Nous ressemblons à la perfection aux êtres humains.*
- 2 – Nous possédons une intelligence hors du commun.*
- 3 – Si vous suspectez quelqu'un d'être un Daïerwolf, alors ce n'en est pas un (voir règle 2).*

Depuis la nuit des temps, les Daïerwolfs s'emploient à neutraliser les Chalcrocs avant qu'ils ne s'en prennent aux humains. Car si ces derniers avaient vent de l'existence d'hommes capables de se changer en bêtes, nul doute qu'ils ne feraient aucune différence entre les Chalcrocs et nous, et que, malgré notre intellect développé, nous irions tout droit à l'extinction. Du moins, c'est l'opinion de notre inconscient collectif millénaire. L'Histoire a assez démontré la fâcheuse tendance de l'Humanité à essayer de décimer

les minorités, des Incas aux Juifs en passant par les Indiens d'Amérique et les Aborigènes.

Personne ne soupçonne donc ma véritable nature. Enfin... Pour le moment. Et en théorie, cela devrait durer. Pourtant, depuis quelques jours, mon instinct animal me signale une menace diffuse dont j'ignore la provenance. Cela m'inquiète d'autant plus qu'il y a deux mois, nos anciens se sont montrés formels : l'inconscient collectif de notre race s'agite de façon inhabituelle et inexplicable. Un danger rôde. Nous devons absolument l'identifier. De nombreuses équipes ont été formées dans ce but et, avec mon meilleur ami Camille, nous avons reçu une mission un peu particulière, pas tout à fait rassurante...

Vous ai-je dit que j'étais une spécialiste pour me fourrer dans des situations invraisemblables ?

*

Assise en tailleur devant l'écran de mon ordinateur, j'exploisais des aliens avec enthousiasme en grignotant des chips. Ce nouveau jeu mis en ligne quatre semaines auparavant sur mon réseau social préféré m'amusait beaucoup. Il s'agissait de résoudre des énigmes pour accéder aux gros durs des différents niveaux et leur coller une raclée. La grimace du méchant lorsque je passais au niveau supérieur m'arrachait des gloussements d'adolescente. Cerise sur le gâteau : plus les jours passaient et plus les développeurs du jeu complexifiaient les défis. Chaque soir, j'y retournais en créant un nouveau pseudonyme pour voir les nouveautés et pulvériser mon propre score. Occupation puérile pour une jeune femme de vingt ans, j'en convenais, mais tellement jouissive ! La preuve : même si je n'y avais

pas été obligée par ma mission, au bout d'un mois, j'y serais retournée encore et encore !

Bien entendu, j'avais conscience des conséquences qui m'attendaient au bout du voyage. Si tout se passait comme Camille l'avait prévu, ma vie allait prendre un tournant à cent quatre-vingts degrés. En attendant, je m'amusais comme une petite folle !

La sonnerie familière de mon téléphone résonna dans mon appartement. Je me levai sans me soucier de mettre le jeu en pause. Si c'était un vendeur de fenêtres ou équivalent, je lui parlerais en mandarin pour l'expédier au plus vite. Dans le cas contraire, tant pis pour la partie. De toute façon, il était bientôt l'heure de perdre. Dommage, dommage... Il me tardait déjà d'arriver au lendemain ! Je reconnus le numéro qui s'affichait sur le combiné et souris. Ce n'était pas un vendeur de fenêtre.

— Salut M'man ! lançai-je en décrochant.

— Bonjour Lou, répondit la voix enjouée de ma mère. Comment vas-tu ?

— Très bien ! J'ai déjoué l'attaque de l'infâme capitaine Zorg et sauvé Mars de l'anéantissement total trois fois en une seule soirée !

Ma mère éclata de rire. Je m'appuyai contre le rebord de la fenêtre ouverte et plongeai mon regard dans la nuit d'été parisienne. J'avais choisi ce petit appartement au troisième étage d'un vieil immeuble juste pour la vue. À quelques centaines de mètres de moi, les lumières de la butte Montmartre brillaient comme des lucioles dans la semi-pénombre de la capitale. J'aimais le sentiment de paix qui s'en dégagait, malgré l'activité incessante de la rue.

Nous échangeâmes quelques banalités au sujet de la pluie et du beau temps. Derrière moi, la petite musique

sympathique signalant la défaite de Zorg continuait à s'élever des haut-parleurs.

— Je t'appelle pour te donner de bonnes nouvelles, annonça ma mère. Le chien enragé qui sévissait à Compiègne a été abattu il y a six jours.

Oh ! Fort bien !

Un Chalcroc avait pris ses quartiers dans la Cité Impériale quelques semaines auparavant et les Daïerwolfs compiégnois avaient demandé l'aide de ceux de Paris pour s'en débarrasser. L'intervention de notre équipe avait donc été un succès. Et ma mère n'avait pas oublié qu'en ce moment plus que jamais, certains mots étaient interdits par téléphone...

— Six jours ? m'étonnai-je. Et tu ne me le dis que maintenant ?

— Je viens de l'apprendre. Nos amis sur place ont eu un peu de mal à s'en remettre. Surtout Léo.

Hum... Léo était pourtant l'un des Daïerwolfs les plus forts que je connaissais. Après ma mère bien sûr.

— Et est-ce qu'il...

Je m'interrompis. Mon ouïe exacerbée venait de détecter le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

— Papa vient de rentrer ? m'enquis-je en reconnaissant son pas à l'autre bout du téléphone.

— Absolument, confirma ma mère. Il a été retenu à la caserne tard ce soir, il n'aura sûrement même pas le temps d'aller s'occuper du jardin. Au fait, ma chérie, t'es-tu trouvé un beau garçon pour partager ta vie ?

— Pas depuis la dernière fois que tu m'as appelée, il y a deux jours, marmonnai-je.

— Chérie ! Fais un effort, voyons ! Tu vas finir vieille fille !

— Maman ! Je n'ai que vingt ans !

— Et à vingt ans, il est normal de n'avoir encore jamais eu de petit ami ?

Pour toute réponse, je tirai la langue au téléphone.

— Ne tire pas la langue, c'est très vilain chez une jolie jeune femme comme toi, me rabroua ma mère. Tu n'as plus l'âge.

Elle avait encore deviné. Je grommelai.

— On a déjà eu cette conversation mille fois, maman. Je n'ai pas envie d'un homme dans ma vie pour le moment.

— Lou chérie, me gourmanda-t-elle, tu ne peux pas passer ta vie devant ton ordinateur à combattre dieu sait quel extraterrestre.

Elle avait raison bien sûr et je le savais.

— Au pire, j'épouserai Cam', bougonnai-je.

— Il ne sera pas d'accord. Tu lui fais beaucoup trop peur. Camille est un gentil garçon.

Je grognai. Camille, MON Camille, le fils de Léo, un gentil garçon ? Un trouillard, oui, mais un gentil garçon ?

Malgré tout, je souris à l'évocation de mon meilleur ami, ce type à l'apparence tellement quelconque que l'on pouvait passer à côté de lui dans une pièce vide et avoir oublié son visage cinq minutes plus tard. Le seul être vivant au monde autorisé à se moquer de moi (et qui ne s'en privait pas). Ma mère avait au moins raison sur un point : je n'épouserai jamais Camille. Nous nous connaissions beaucoup trop pour ça !

Et puis, même pour un Daïerwolf, il possédait une intelligence impressionnante. Après tout, il avait :

1 – réussi à infiltrer une partie du réseau informatique des services secrets français sans que ceux-ci s'en rendent compte.

2 – découvrit la façon dont ils comptaient recruter leur prochain membre.

3 – décidé que ce prochain membre, ce serait moi.

Alors un gentil garçon, qu'est-ce qu'il ne fallait pas entendre !

— Bonsoir mon doudou, reprit ma mère en saluant mon père.

— C'est Lou ? demanda une voix grave plus lointaine. Dis-lui bonjour de ma part.

— Ton père te dit bonjour.

— J'ai entendu, rétorquai-je.

— Oui, mais il ne le sait pas...

Je haussai les épaules et ma mère soupira. Par ces simples phrases, je lui avais résumé l'intégralité de mon problème et elle l'avait saisi. Si ma mère avait accepté de cacher son secret pour vivre aux côtés de mon père, de renoncer à sa liberté par amour pour lui, un humain, je n'étais pas encore prête à en faire autant. Nous discutâmes de choses plus légères, ses déboires dans ses expériences culinaires, les derniers ragots de mon job étudiant en tant qu'hôtesse d'accueil, une intervention de pompiers dirigée par mon père la veille, les méfaits du soleil trop chaud sur les dahlias dans leur petit jardin de banlieue, et je finis par raccrocher, le moral dans les chaussettes.

Pour couronner le tout, l'infâme roquet de ma voisine du dessus se mit à aboyer comme un excité. Mon accablement se mua en irritation. Je laissai quelques secondes à mes cordes vocales pour se métamorphoser et lançai un jappement bref, mais féroce. Les aboiements cessèrent aussitôt à l'étage supérieur. J'esquissai un sourire sombre en imaginant le chien terrifié se

réfugier sous un canapé. Ma voisine n'avait pas fini de l'attirer avec des croquettes pour le faire sortir de là !

Je croisai mon image dans le grand miroir central du salon et la contemplai un instant. Ma nuisette vert clair rehaussait mon teint pâle, et mes cheveux blonds caressaient mes épaules à chaque mouvement. Maman avait raison. Dommage qu'aucun homme ne puisse profiter de ma jolie silhouette humaine. Cette pensée m'amusa et mes yeux bleus brillèrent dans la nuit. J'éteignis mon ordinateur en constatant que j'avais perdu sept vies le temps de mon coup de téléphone et allai me brosser les dents en sortant des crocs de vingt centimètres, juste pour le plaisir. Je me couchai le cœur un peu moins lourd.

— Hôtel-restaurant Le Palace, bonjour, Aloysia à votre écoute.

Le client que j'avais en ligne réserva une des trois suites royales pour la semaine suivante. Une suite royale ! Encore un qui avait bon goût et beaucoup d'argent ! Comme tous les hôtels du quartier, le Palace – un majestueux établissement quatre étoiles au pied de la butte Montmartre – ne connaissait pas les termes « bon marché ». Je pris note dans les registres avec soin, le remerciai et lui confirmai par mail que nous l'attendions à la date convenue.

Même s'il n'était pas très palpitant, ce job ne me déplaisait pas. En période scolaire, je n'assurais que le service du petit-déjeuner de façon à pouvoir suivre mes cours en fac de biologie à côté, mais pour les vacances, la direction m'avait embauchée à plein temps.

À mes côtés, Frédérique, ma collègue, jolie brune toujours tirée à quatre épingles, tendait en souriant des

clés à un couple d'Américains bedonnants de passage à Paris. Dès que ceux-ci furent hors de portée de voix, elle se pencha vers moi.

— Sérieux, Lou ! s'exclama-t-elle à mi-voix. Tu as vu le tour de taille de ce type ? Si je lui conseillais d'arrêter le hamburger, ce serait mal élevé ?

— Non, répondis-je sur le même ton. Ce serait de la Santé publique, mais tu te ferais virer.

Nous pouffâmes de rire derrière notre comptoir.

— Mesdemoiselles, lança une voix masculine derrière nous, vous n'ignorez pas que ce genre de conversation est interdit dans l'établissement, n'est-ce pas ?

Nous nous retournâmes d'un bond. Le jeune homme le plus banal du monde se tenait là, en train de pousser un chariot rempli de serviettes, avec des cheveux bruns banals, un visage ovale banal, des yeux marron banals et un sourire banal. Ni Frédérique ni moi ne l'avions remarqué.

— Oh Camille, ne nous fais pas de frayeur comme ça ! protesta Frédérique. J'ai cru que c'était le patron !

— Tu auras notre mort sur la conscience, Cam', renchéris-je. Nos cœurs vont s'arrêter d'un seul coup avec tes blagues !

— Désolé, s'esclaffa le jeune homme. Surtout que c'était vrai, pour les hamburgers ! Lou, tu m'as préparé la liste des chambres dont je dois changer le linge ?

— Oui, attends.

Je sortis une feuille de la pile devant moi et rejoignis Camille.

— Alors ? demanda-t-il à mi-voix dès que je fus près de lui. Quelles nouvelles de Zorg ?

— Bousillé dans les grandes largeurs, répondis-je sur le même ton en lui donnant le papier.

— Et toujours aucune réaction ?

— Aucune, mais ça ne fait qu'un mois, Cam'. C'est encore trop tôt. Tu sais bien qu'ils prennent leur temps, les gars du gouvernement.

Il plissa les yeux pour me regarder.

— Ou alors peut-être que tu n'es pas assez bonne, avança-t-il d'un air perplexe.

— Eh ! m'insurgeai-je. Il a un problème, le caméléon ?

Il pouffa de rire et fit mine de s'éloigner avec son chariot.

— Tu es vraiment trop facile à balader, petite panthère ! me glissa-t-il.

Je me renfrognai et retournai à mon poste derrière le bureau d'accueil.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? murmura Frédérique.

— Rien d'intéressant, bougonnai-je.

— Je te comprends. Moi non plus je ne l'aime pas trop. On ne l'entend jamais arriver, on a l'impression qu'il sait toujours tout alors qu'il est là juste pour l'été... Il est vraiment inquiétant, tu ne trouves pas ?

Je répondis par une grimace amusée. Inquiétant, pour celles qui jouaient au démineur sur l'ordinateur au lieu de travailler, ça oui ! Pauvre Frédérique... Si elle apprenait en plus que Camille avait fabriqué son CV de toutes pièces, je ne donnais pas cher de la peau de mon ami ! Il s'était inventé un passé de petits boulots dans des hôtels divers (avec références éloquentes à la clé !) pour venir travailler près de moi cet été. Pour me protéger ou pour que je le protège, je n'en savais rien, mais il avait sorti le grand jeu et impressionné le directeur de l'hôtel !

Frédérique s'apprêtait à insister quand un homme passa le portique d'entrée et s'avança vers nous. Je retrouvai aussitôt mon air avenant tandis que Frédérique se détournait pour répondre au téléphone.

— Bienvenue au Palace, l'accueillis-je en souriant. Que puis-je faire pour votre service ?

— Aloysia Martin ? me demanda-t-il. C'est vous ?

Je fronçai les sourcils. Drôle de question. Mon nom était épinglé sur mon uniforme blanc et pourpre.

— En effet, acquiesçai-je. En quoi puis-je vous aider ?

— J'aimerais savoir à quelle heure vous finissez votre service et vous inviter à prendre un café.

J'ouvris des yeux ronds comme des tasses à café. Il n'y allait pas par quatre chemins, celui-là ! À mes côtés, Frédérique eut un hoquet étranglé. Je dévisageai mon interlocuteur en conservant mon apparente surprise, mais déjà, mon esprit classait les hypothèses :

1 – J'avais affaire à un dragueur invétéré qui avait repéré mon nom sur le site de l'hôtel (le plus probable).

2 – Ce bel homme était mandaté par ma mère pour me faire la cour (fort discutable, mais possible).

3 – Il savait exactement ce que j'étais (un chasseur ? Mais alors pourquoi diable m'aborder sur mon lieu de travail ?).

4 – Notre plan portait ses fruits et mes jours au Palace étaient comptés (l'administration française réagissait-elle vraiment aussi vite ?).

5 – Autres.

J'écartai l'hypothèse 3 d'une simple inspiration. Cet homme sentait l'humain, le soin après-rasage et le savon. Ce qui, au passage, me plut beaucoup. Il avait peut-être une dizaine d'années de plus que moi et pas

une once d'agressivité à mon égard. Je me tranquillisai. Dominant le comptoir de sa haute taille, il attendait ma réponse en me fixant de ses yeux verts. Il était plutôt beau garçon. Non, vraiment très beau garçon en fait. Et même un peu plus que cela, pour être honnête. Ses cheveux bruns coupés court ne me donnaient aucune indication sur une quelconque origine, mais je sentis saillir sous sa veste les muscles d'un homme rompu à l'exercice quotidien. Mmm... Intéressant. Appétissant même. Je décidai de me comporter comme si l'hypothèse 1 était la bonne. Tout cela ne m'avait pris qu'une seconde. Je relevai la tête et lui rendis son regard avec le plus grand sérieux.

— Je finis mon service à minuit et demi, mentis-je avec une belle assurance. Je crains que vous ne soyez mort de soif avant cela.

L'homme fit la moue.

— Vous faites une pause ? me proposait-il.

— C'est interdit, monsieur ! me récriai-je en roulant des yeux horrifiés tandis que Frédérique recommençait à pouffer. Je me ferais renvoyer !

Il secoua la tête et m'adressa un sourire narquois. Ses yeux pétillaient. Il avait compris que je me fichais de lui.

— Tant pis, dit-il d'un ton faussement navré. De toute façon, ce n'était pas vraiment avec vous que j'avais envie de prendre un café.

Oh ! Le mufle !

Il se pencha par-dessus le comptoir et me déclara à mi-voix :

— C'est avec Geekette987.

Je lui lançai un regard désorienté, car c'était sûrement ce qu'il attendait de moi, mais en réalité, mon

cœur venait de se mettre à battre un peu plus vite. L'hypothèse 4 grimpait de cent barreaux sur l'échelle des probabilités. Il se redressa, un sourire amusé sur les lèvres.

— Ou avec Altaïr⁵⁶, Clochette^{du11}, Mayalabelle ou Schnoufleux²⁴, reprit-il d'un ton serein. Ou même avec Moruedu⁹⁵, mais ce surnom ne me semble pas rendre justice à sa propriétaire.

Mes doigts se crispèrent sur l'agenda du Palace. Plus de doute possible. Ce type connaissait mes six derniers pseudonymes de jeux en ligne. Je protégeais mon identité avec soin, donc la seule façon de détenir cette information était de remonter jusqu'à mon adresse IP lorsque je jouais, tous les soirs, en contournant les pare-feu que j'avais personnellement installés. Cet humain me parut soudain follement intéressant !

— Vous avez toute mon attention, déclarai-je.

— Pas ici, rétorqua-t-il avec un coup d'œil à l'adresse de Frédérique qui n'en perdait pas une miette. Alors, à quelle heure finissez-vous votre service ?

D'accord, c'était de bonne guerre. Je souris comme s'il m'avait vaincue.

— Dans vingt minutes, avouai-je. À cinq heures.

— Je vous attends dehors.

Il tourna les talons et sortit sans plus de cérémonie. Je le regardai s'éloigner en réfléchissant. A priori, mon hypothèse 4 était la bonne, mais la menace de la 3 restait bien présente. Tant que ce beau garçon ne se serait pas présenté en bonne et due forme, je pouvais très bien avoir affaire à un type qui cherchait des informations sur moi. Mais quel danger pouvait-il y avoir à aller boire un café avec lui ? Dans un lieu public, en théorie, je ne risquais rien. Et s'il essayait de m'emmener dans un

endroit désert... Je haussai les épaules. Dans un premier temps, je devais savoir ce qu'il me voulait. Mon esprit fonctionnerait toujours assez vite pour me tirer d'un vilain pas. Enfin, je l'espérais. Et si ce n'était pas le cas, mon corps prendrait le relais. Sans compter Camille, qui n'était pas loin. Dès qu'il redescendrait, je lui ferais un topo complet.

Rassurée sur mon sort, je me mis à compter les minutes. Frédérique gloussait à côté de moi avec des clins d'œil complices. Parfois, je me demandais comment elle pouvait être aussi humaine alors qu'elle possédait si manifestement du sang de dinde...

L'homme ne m'avait pas menti. Il m'attendait bel et bien dehors, adossé contre ma voiture. Il la désigna du pouce comme j'approchais.

— Un coupé cabriolet, hein ? me lança-t-il d'un air appréciateur. Vous avez bon goût, mademoiselle Martin.

— Sûrement, répondis-je avec un sourire contrit. J'ai dit au vendeur que je voulais une voiture bleue et il m'a montré celle-là. Alors je l'ai achetée.

Il m'examina pour savoir si je plaisantais et je lui offris le visage de la pureté même. Il éclata de rire. Miaou ! D'habitude, je pouvais convaincre n'importe qui avec cette bobine-là ! Pas lui visiblement.

— Vous êtes beaucoup plus amusante que je ne l'avais imaginé ! s'exclama-t-il en recouvrant son sérieux. Alors, partante pour un café ?

Je hochai la tête, de plus en plus sur mes gardes, malgré son sourire éblouissant. Je n'aimais pas trop les gens capables de lire en moi, même s'ils étaient (très) beaux garçons. Nous traversâmes la rue et entrâmes

dans la petite brasserie en face de mon hôtel. Il ne cessait de m'observer du coin de l'œil tandis que j'ôtai mon manteau. Je ne me privai pas de le déshabiller du regard moi aussi et confirmai mes premières impressions. Il ne devait pas avoir tout à fait trente ans. Il ne portait pas d'alliance, pas de tatouage, aucun signe distinctif à part une petite boucle à l'oreille gauche. Mmm... Sexy. Sexy ? Je m'efforçai de contrôler mes pensées. Ce n'était pas le moment de m'égarer ! Sa franche mâchoire carrée me plaisait, tout comme les larges épaules qu'il dévoila en retirant sa veste. De mieux en mieux ! S'il devait passer la nuit chez moi, je n'irais certes pas dormir dans la baignoire ! Je me demandais ce qu'il voyait de moi, de son côté...

Nous nous installâmes, lui très maître de ses émotions, moi beaucoup plus nerveusement, en renversant ma chaise, puis la salière de la table voisine. Quelle femme humaine n'en aurait pas fait autant dans ma situation ? Il fallait au moins cela !

Un garçon en chemise blanche jaillit à nos côtés comme par enchantement.

— Vous désirez quelque chose, monsieur, madame ? s'enquit-il d'un ton très professionnel.

— Un café crème pour moi, répondit mon bel homme. Et pour vous ? Café aussi ?

— Non merci, refusai-je en secouant la tête.

— Ah ? s'étonna l'homme. Un thé alors ?

Un thé ! De l'eau chaude avec des herbes ! Je n'étais pas malade ! Ces humains avaient décidément de drôles d'idées...

— Non plus.

Mon interlocuteur fronça les sourcils.

— Vous ne prenez rien ? dit-il pourtant avec patience. C'est moi qui offre.

— Non merci. J'ai beaucoup trop peur de me retrouver avec un verre plein de GHB.

Et voilà. J'avais amorcé mon plan de protection, devant témoin. Voyons comment il allait réagir... Le serveur me dévisagea avec des yeux abasourdis.

— Euh... Je repasse plus tard ? proposa-t-il.

— Oui, avec mon café crème, acquiesça l'homme hilare. Merci.

Le serveur s'éloigna à grandes enjambées. Mon bel inconnu me regardait, ravi.

— J'imagine qu'avec ce genre de déclarations, si jamais vous deviez disparaître, je serais le premier suspecté. Ce garçon irait me dénoncer à la police avec mon signalement complet.

Oh ? Il avait compris ma manœuvre aussi vite ? Brillant ! Je me contentai de sourire d'un air aimable. Il dut prendre cela comme un oui car ses yeux pétillèrent de malice. Il plongea la main dans la poche de sa veste et en tira une petite carte qu'il me tendit.

— Je m'appelle Sylvain, se présenta-t-il enfin. Je travaille pour le gouvernement.

Bingo.

Je forçai mon cerveau au calme malgré mon bouillonnement intérieur. Pas de conclusions hâtives. Pas encore. Je devais écouter toutes les informations. Je pris la petite carte et la lus avec soin. Capitaine Sylvain Levif, mentionnait-elle, entre le sigle DCRI et un coq tricolore. Direction centrale du renseignement intérieur, autrement dit les services de renseignement français. La photo montrait bien le visage de l'homme qui se tenait face à moi. Je levai haut les sourcils, parce

que c'était ce qu'aurait fait un humain, et lui rendis sa carte.

— Le gouvernement ? répétais-je. Et pourquoi le gouvernement voudrait-il prendre un café avec Geekette987 et ses copines ?

Le sourire de Sylvain s'élargit.

— La revanche de Zorg le Vénusien, ça vous parle ? me dit-il innocemment.

— Oui.

— Le jeu a été mis au point par un des spécialistes de mon équipe afin de tester le QI de recrues potentielles, ainsi que leurs aptitudes tactiques et leur rapidité de réaction.

Sans blague !

Je gardai le silence en attendant la suite. Je ne le voyais pas, mais je sentais la présence de Camille non loin de nous. Il allait sauter de joie partout pendant des heures. Nous avons réussi en un seul mois ce qui aurait dû en prendre plusieurs !

— Depuis quelques semaines, poursuit l'homme, chaque jour, un nouveau-venu sur la plate-forme virtuelle pulvérise littéralement les scores des joueurs précédents. Hier soir, ce nouveau venu portait le pseudonyme : Geekette987. La veille, c'était Moruedu95. Le jour précédent, Mayalabelle. Inutile que je vous détaille la liste, n'est-ce pas ?

Inutile, en effet.

— Pourtant, chaque soir, le jeu doit laisser ces joueurs d'exception car ils laissent mourir leur personnage et ne reviennent jamais, conclut Sylvain. Notre spécialiste informatique s'arrache les cheveux pour concevoir des épreuves de plus en plus compliquées, mais cela ne suffit pas à arrêter cette étrange vague de

rookies. Nous avons cherché l'identité de ces joueurs toujours nouveaux, et nous avons tôt fait de remonter la trace d'une seule et même personne, une certaine Aloysia Martin vivant à Paris. Le reste était d'une simplicité enfantine.

Et comment ! Camille avait conçu mes défenses informatiques pour que seuls les moyens du gouvernement puissent en venir à bout. Malgré mon excitation, je pris mon air le plus perplexe. Il ne me restait plus qu'à jouer les idiots.

— Et c'était interdit de se créer plein de pseudonymes ? m'inquiétai-je. Vous allez m'arrêter pour multicompte abusif ?

— Pas du tout. Mademoiselle Martin, sur vos deux dernières semaines de jeu, nos ordinateurs vous ont trouvé un QI supérieur à 190. Vous êtes un véritable génie !

Ah. J'y avais peut-être été un peu fort en fait.

Le serveur revint avec son café et lui lança un regard lourd de signification. Sylvain ne parut même pas le voir. Il n'avait d'yeux que pour moi. Je me tortillai comme si j'étais affreusement gênée.

— Et donc ? m'enquis-je dès que le garçon eut tourné le dos.

— Mademoiselle Martin, voulez-vous travailler pour les services secrets français ?

Cette fois, les yeux ronds que j'ouvris n'avaient rien d'une feinte. Comment ? C'était aussi simple ? Il n'avait pas l'intention de me faire passer des tonnes de tests psychologiques et jurer des phrases toutes faites la main sur le cœur ?

Mon interlocuteur grimaça.

— Un peu rapide, c'est ça ? comprit-il. De combien de temps avez-vous besoin pour réfléchir à ma proposition ?

— Pas besoin de temps, répondis-je, estomaquée. Besoin d'explications.

Sylvain me sourit comme à une enfant qui vient de dire une bêtise.

— Vous imaginez bien que nous ne donnons pas d'informations à des gens dont nous ne sommes pas sûrs qu'ils travailleront avec nous, me reprocha-t-il gentiment. Cela ne fonctionne pas ainsi. Il me faut d'abord un oui ou un non formel.

Ah oui. Logique.

Mais si je lui sautais dessus pour lui dire oui, il risquait de trouver cela suspect. Bon, tant pis. Je n'avais plus qu'à prendre mon mal en patience.

Et surtout, je gardais dans un coin de mon esprit que ce type pouvait très bien me mener en bateau. Pas sur le fait qu'il appartenait aux services de renseignement – je m'étais donné assez de mal pour attirer leur attention – mais plutôt sur ce qu'il avait réellement l'intention de faire de moi. Après tout, s'ils avaient réussi à calculer mon QI à partir d'un jeu en ligne, qu'avaient-ils pu découvrir d'autre ? Les conclusions alternatives me hérissaient le poil.

Notre mission consistait à découvrir si l'agitation de l'inconscient collectif provenait des avancées et des activités des services secrets français, pas à contribuer à ces avancées en me retrouvant attachée sur une table avec des électrodes sur la tête...